

IRIS  
**LEVASSEUR**  
CHORÉGRAPHIES

EXTRAIT

Ce catalogue est publié à l'occasion de l'exposition  
*Iris Levasseur | Chorégraphies*

Présentée au musée de Tessé, Le Mans,  
Du 11 juillet au 5 janvier 2025

**Direction des musées :** Alice Gandin

## COMMISSARIAT

**Commissariat général :** Anaïs Verdoux, musées du Mans

**Commissariat scientifique :** Philippe Piguët, Historien de l'art et commissaire d'exposition indépendant

**Auteurs du catalogue :** Philippe Piguët, Nicolas Surlapierre, Anaïs Verdoux

## L'ÉQUIPE DES MUSÉES DU MANS

### Conception et réalisation

**Administration :** Antoine Brossard, Ewa Chéreau, Valérie Morice, Chantal Thomelin

**Communication et graphisme :** Julie Bouillet, Ariane Chevalier, Fabienne Connard

**Documentation - bibliothèque :** Johnny Parmé

**Régie :** Eléonore Follain, Magali Martin-Maeder

**Montage technique :** Philippe Ribaut et son équipe : Arnaud Emery, Camille Frénéhard, Bruno Jarrossay, Bruno Lechat

**Multimédias :** Flavien Dublanquet, Franck Ernest

### Accueil et accompagnement des publics

**Pôle des publics :** Fabien Broute, Thomas Dussaix, Bryan Guillaume, Martine Longin, Stéphanie Lorin, Lucile Mathieu, Florence Pinabel, Fanny Sonntag

**Accueil, surveillance et sécurité :** Rachid Choukri, Laurence Mandin, Michael Thouseau, Jamal Ouarraki et leurs équipes ; Dalila Arar, Dalila Bakrou, Nora Bakrou, Jean-Guillaume Bardet, Nelly Barlier, Bruno Bellanger, Jean-Louis Besnard, Maryse Busson-Napoléon, Estella Cangy, Cécile Carré, Robert Gandon, Isabelle Gautier, Nicolas Hervé, Antoine Jean, Yveline Kammoun, Nadine Loiseau, Paola Martins-Monteiro, Yamina Mekhantour, Géraldine Mercier, Enzo Montès, Chantal Morel, Katia Paris, Arnaud Poirier, Corinne Tellier, Ahmed Tounsi, Naïma Touzout

## REMERCIEMENTS

Nos remerciements s'adressent aux musées, institutions, fondations et galeries qui, par leurs prêts, ont permis la réalisation de cette exposition et de son catalogue :

Centre Pompidou, musée national d'art moderne, centre de création industrielle, Paris

Claire Both, Sennen Codjo, Xavier Rey

Frac Picardie, Amiens

Djamila Essanoussi, Pascal Neveux, Julien Nicolas, Baptiste Rigaux

Galerie Odile Ouizeman, Paris

Fondation Salomon, Annecy

Charlotte Debraine-Molina, Claudine et Jean-Marc Salomon

Ce projet n'aurait pas pu être réalisé sans le soutien d'Iris Levasseur et sans la générosité des collectionneurs privés qui ont accepté de nous apporter leur confiance. Que soient vivement remerciés :

Stéphane Brun, Bruno Caron, Evelyne Deret, Claire Durand-Ruel, François Durand-Ruel, François et Véronique Mignot De Chentignes, Frédérique Picard, Olivier Tordjman, Valérie Saas-Lovichini, Renaud Serraz

Nous exprimons enfin notre gratitude à toutes les personnes qui, à titre divers, ont contribué à la réussite de ce projet :

Giulia Guarino, Ruben Ribeiro, Alain Szczuszynski, Clément Szczuszynski

Iris Levasseur remercie chaleureusement pour leur soutien :

Johanna Korthals Altes, Bettina Blanc-Penther, Florian Bézu, Cécile de Granier Cassagnac, Xavier Chevalier, Nadeije Dagen, Guillaume Dégé, Mathilde Desvages, Alcidor Ficheux, Camille Herody, Marc Hourdequin, Ruth Gurvich, Elodie Lefebvre, Marion Lefebvre, Ambroise Le Rousseau, Philippe Marin, Capucine Merkenbrack, Pascal Neveux, Elise Serraz, Fabien Sultan, Chloé Tercé, Christian Tolosa, Emmanuel Tibloux

### Crédits photographiques :

© Iris Levasseur

© Reproduction photographiques Clément Szczuszynski

© Anne-Solange Gaulier

IRIS  
**LEVASSEUR**  
CHORÉGRAPHIES



# SOMMAIRE

P.07

ÉDITO

– Stéphane Le Foll

P.09

PRÉFACE

– Alice Gandin

P.11

IRIS LEVASSEUR,  
À L'ÉCOUTE DU MONDE

– Philippe Piguet

P.104

DE L'INTIMITÉ DU GESTE  
AUX CONFINS DE L'IMPROVISATION

– Anaïs Verdoux

P.110

MURÈNE, UNE HISTOIRE  
QUI NE TIENT PAS DEBOUT

– Nicolas Surlapierre



# ÉDITO

– STÉPHANE LE FOLL  
Maire du Mans, Ancien Ministre

Depuis 2023, les musées du Mans portent l'ambition de mettre en lumière les artistes contemporains. À travers cet engagement, il est question de valoriser une vision vivante et moderne de l'art et de la création que les musées du Mans défendent avec force.

À ce titre, plusieurs expositions temporaires ont été présentées au musée de Tessé, musée des Beaux-Arts du Mans, dont la qualité et la richesse ont été unanimement saluées (Philippe Cognée, *Le réel sublimé en 2023 - Jeux de balles - jeux de ballons en 2019 - Bleu, jaune, rouge en 2019...*). L'exposition « Iris Levasseur, Chorégraphies », proposée du 11 juillet 2024 au 5 janvier 2025 s'inscrit dans cette démarche.

Figure de la scène artistique française contemporaine, Iris Levasseur se singularise par des œuvres fortes qui mettent en scène des figures humaines. Ses œuvres sont notamment présentes dans les collections du Centre Pompidou – Musée national d'art moderne de Paris, du musée de la Chasse et de la Nature de Paris, et du Fonds national d'art contemporain Haute-Normandie... Elle a par ailleurs exposé dans des fondations et galeries privées.

Dans l'exposition du Mans, le propos conduit le visiteur à parcourir sept grandes séquences : Chorégraphies, D'après, Introspection, Rebelle, Reflet, Champs de bataille, Oiseaux et Syrie. Le commissariat scientifique est mené par Philippe Piguet, avec lequel les musées du Mans ont déjà étroitement collaboré. La quarantaine d'œuvres présentées provient de collections

publiques et privées ainsi que de l'atelier de l'artiste. Monumentales, ces œuvres mettent en lumière les différents procédés artistiques qu'elle a pu explorer. L'exposition se concentre sur sa technique de prédilection, le dessin. Les très grands formats exposés sont faits pour la plupart de lés de papier assemblés qui témoignent d'une grande technicité artistique. Contrairement à la peinture, la technique du dessin confère une légèreté et pesanteur au geste et une plus grande liberté d'action.

L'accueil de cette exposition au Mans conforte la place qu'occupent les Musées du Mans en tant que référence dans le réseau national des lieux culturels de soutien et de mise en valeur de la création contemporaine et des artistes vivants.



# PRÉFACE

– ALICE GANDIN

Directrice des musées du Mans

Comment l'écriture contemporaine, l'œuvre en devenir, peut-elle trouver sa place au musée, lieu de sacralisation et de conservation des artistes et œuvres, consacrés par l'histoire et la critique ? Le paradoxe n'est qu'apparent. Les deux objectifs se rejoignent, se questionnent et s'enrichissent. Le musée est un lieu de rencontre artistique sous le prisme des collections d'hier et d'aujourd'hui. Le dialogue est sans doute indispensable, bénéfique à chacun, surtout aux visiteurs, venus pour l'un ou pour l'autre, pour la somme des savoirs aussi. Cette ouverture à la création, les musées du Mans l'ont inscrite durablement dans leur projet scientifique et culturel et le projet de métamorphose des musées, façonnant la programmation des expositions temporaires (Philippe Cognée en 2023, Myriam Mihindou en 2025) et les acquisitions d'œuvres, où un embryon de collection se dessine.

Iris Levasseur est une artiste résolument contemporaine, dans ses choix de thématiques à la croisée des temps, qui questionnent le corps et la représentation des genres. Observatrice à l'affût, Iris Levasseur est ancrée dans le monde dont peu d'interstices lui échappent. Son regard lucide sur ce qui nous entoure est porté sans jugement et avec beaucoup d'humanité. Si elle convoque les références à l'histoire de l'art, elle ne les impose pas. L'art d'Iris Levasseur est une expérience physique et sensible qui invite le corps à embrasser les images. Il ne laisse pas indifférent et diffuse une tension permanente, où viennent se nicher l'incertitude, les questionnements, la quête de vérité. Sa peinture intellectuelle et sensuelle à la fois, son langage universel nous bousculent jusqu'à nous faire vaciller, dans un corps à corps où la peinture est reine.

Choisir d'exposer un ou une artiste est acte engageant, exigeant, constitué d'étapes qui viennent nourrir et créer l'exposition, dans une relation de puissante intimité. Si la position de l'artiste est au centre, le rôle du commissaire, apparenté à celui d'un intercesseur, n'en est pas moins important. Philippe Piguet connaît bien toutes les subtilités et qualités requises pour cette mission qu'il a accomplie une nouvelle fois avec beaucoup d'intelligence. Je tiens ici à souligner son positionnement toujours juste. Enfin, sur ma proposition, Anaïs Verdoux, chargée de muséographie des musées du Mans, a accepté d'endosser le rôle de commissaire générale et a relevé le défi avec brio. Elle a réussi à trouver sa place dans une amitié artistique ancienne qui lie Iris Levasseur et Philippe Piguet. Je la remercie sincèrement et qu'elle puisse lire dans ces quelques mots l'expression de ma confiance absolue.



# IRIS LEVASSEUR, À L'ÉCOUTE DU MONDE

– PHILIPPE PIGUET

Historien de l'art, commissaire de l'exposition

À considérer la scène artistique française depuis les années 1960-1970, la peinture figurative a connu une fortune critique très diverse. Combien de fois ne l'a-t-on déclarée morte, sinon obsolète ? Et pourtant, elle n'a jamais cessé d'être active. En revanche, ce sont les vicissitudes du regard qu'on lui a ou non porté qui sont la cause d'une telle idée. Tantôt placée en première ligne, tantôt tenue en marge d'une actualité qui n'a cessé de traverser toutes sortes d'avatars esthétiques, la peinture n'a cessé d'être le vecteur d'une création vive et persistante en écho aux événements du monde environnant. Elle a pris à son compte le meilleur de la tradition tout en s'inventant de nouvelles formes, en se donnant de nouveaux moyens et en occupant de nouveaux espaces.

Iris Levasseur fait partie d'une génération — celle des artistes nés dans les années 1970 — qui a pâti lors de leur enseignement à l'école des beaux-arts d'une forme de suffisance à l'égard des peintres. L'époque - celle des années 1990-2000 — n'avait alors d'yeux que pour les nouvelles technologies, la photographie, la vidéo et leurs implications plastiques, sinon pour un art prétendument sauvage, avide d'occuper l'espace urbain. Aussi, les artistes qui considéraient que la peinture n'était en rien à bout de souffle, mais au contraire à même de se nourrir de toutes les innovations du moment, étaient-ils souvent marginalisés.

Peintre absolument, Iris Levasseur décline depuis plus de vingt ans une œuvre singulière et puissante dont le vecteur cardinal est la figure du corps — la figure du corps dans l'espace. Si elle a tout d'abord puisé au plus près du réel pour la mettre en situation dans des saynètes aux références multiples, elle emprunte ses modèles depuis plusieurs années à l'histoire, qu'elle soit mythologique, ancienne ou contemporaine. Ce faisant, son objectif est de faire valoir la force de l'image à nous interroger sur le monde et à dessiller notre regard sur les mutations dont il gronde. Par-delà la question du modèle, celle du corps est la préoccupation primordiale de sa démarche. Elle détermine son art à l'ordre de l'humain au compte d'une production plastique où peinture et dessin sont intimement liés.

Isolées ou en groupe, les figures d'Iris Levasseur sont le sujet de toutes sortes de compositions très élaborées, le plus souvent de grand format, qui confèrent à ses peintures comme des arrêts sur image d'un espace scénographique. Quelque chose d'une mise en scène y est en effet à l'œuvre qui renvoie tantôt au suspens d'un instant dramaturgique, tantôt d'un mouvement chorégraphique. Ses personnages n'appartiennent à aucune narration particulière, ils sont chargés d'une dimension symbolique et universelle.

À travers le prisme de certains thèmes qui ponctuent son œuvre depuis une quinzaine d'années — Chorégraphie, D'après, Rebelle, Reflets, Métaphores du monde —, l'exposition mancelle se propose de mettre le focus sur une sélection de peintures et de dessins emblématiques. Une sorte de florilège qui permet de mesurer la singularité de la démarche de l'artiste tant sur le plan iconographique qu'au regard de son art de la composition et de son écriture picturale.

À ce propos, saisie sur fond en réserve, la figure renversée d'*Improvisation* résume toute l'attention qu'Iris Levasseur porte à la question de la posture. Cette imposante aquarelle est tout à la fois de la nature d'une étude et d'une œuvre à part entière. Elle résulte d'un travail préliminaire qui procède en plusieurs étapes et qui caractérise la démarche de création de l'artiste. Recours est ici fait à un modèle vivant qu'elle a sollicité pour une séance de poses photographiques. Mais il peut aussi bien lui arriver de se saisir de situations existantes qu'elle découvre dans la rue et qui l'interpellent par leur puissance de signe : un homme recroquevillé sur lui-même, un jeune la tête enfouie dans sa capuche, un groupe de personnes en train de discuter vivement, etc. Ailleurs, Iris Levasseur puise à la source d'images de références tant celles que l'histoire de l'art lui fournit que celles produites par les médias.

Au travail de la photo avec un modèle requis, elle agit comme un metteur en scène, lui suggérant certaines poses inspirées d'une *chorégraphie* imaginaire, sans pour autant le diriger. Elle opère par allusion, le laissant inventer lui-même les postures en réponse à sa demande. Après avoir regardé sur son ordinateur les photos qu'elle a prises, elle imprime celles qui l'intéressent, les retravaille à son gré via les outils informatiques, réalise enfin toutes sortes de collages, jusqu'à trouver l'image qui lui convienne et dont elle va se servir comme modèle pour l'œuvre peinte. Quand le moment vient de passer à la composition d'ensemble, c'est à une véritable mise en scène qu'elle procède, multipliant le placement des figures sur la toile avant le choix définitif.

Le processus qu'emploie Iris Levasseur participe à entraîner le réel à sa propre mise en abîme en nous en proposant une image qui n'a rien de réaliste mais qui s'appuie sur le simple fait objectif d'une image figurée. Une image qui balance entre le vrai et le vraisemblable, à l'instar de nombreuses œuvres qui résultent d'un montage scénographique et qui en appellent ou non au photographique : ainsi de l'étonnant *Déjeuner sur l'herbe* d'Édouard Manet (1863), de l'énigmatique double portrait d'*Henry Geldzhaler and Christopher Scott* de David Hockney (1969) ou de l'intense scène d'*Interrogation III* de Leon Golub (1981).

Le choix de la peinture figurée qu'Iris Levasseur a fait ne l'oblige pas pour autant à recourir à l'ordre du narratif parce que l'image, chez elle, opère en qualité de signe dans une acception du mot quand il renvoie à l'idée d'*indice*. En cela, elle indexe le réel à la peinture, et non l'inverse, se gardant ainsi de toute mimésis. Et la peinture de préserver son identité et son intégrité, comme Manet en parlait : « La peinture n'est rien autre chose que la peinture, elle n'exprime qu'elle-même. » Intitulée *L'ivresse de Noé* (2022), l'œuvre qu'a réalisée l'artiste suite à la découverte qu'elle a faite au musée de Besançon d'un tableau de Giovanni Bellini, exécuté vers 1515, se référant à un passage de la Genèse, est autrement caractéristique de sa démarche.

Frappé par la façon dont le sujet résonnait aujourd'hui avec les problématiques d'autorité, Iris Levasseur s'en est emparé pour le transposer à l'heure d'aujourd'hui et y faire écho aux relations transgénérationnelles. Elle a ainsi invité quelques-uns de ses proches à poser pour elle puis, selon le processus décrit plus haut, les a mis en scène sur fond d'un décor neutre, chacun saisi dans un mouvement suspendu. La question du modèle trouve avec *L'ivresse de Noé* une autre façon de formulation qui emprunte littéralement à l'idée de composition, d'agencement des figures. À ceci près, toutefois, que la découpe de sa toile présente une incongruité troublante qui semble se justifier par la volonté d'ouvrir l'espace. L'art d'Iris Levasseur s'autorise tout ce qui concourt à la production du sens, ici en évitant d'enfermer la scène dans un huis clos et en lui offrant la possibilité d'une échappée.

Pour un peintre qui a fait le choix de la représentation figurée, la question cruciale qui se pose à lui est celle du « Quoi peindre ? » Elle est, elle a toujours été l'objet de nombreux débats. En réplique à cette interrogation, on observe que, si de tous temps, les artistes ont été nombreux à nourrir leur iconographie d'après certains exemples du passé, cette attitude est particulièrement prégnante dans la production picturale de ces vingt dernières années. Il s'agit là d'un effet d'époque — et non de mode — qui correspond à la volonté de considérer une fois de plus que « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » et que le fait de création, quel qu'il soit, relève d'une permanente métamorphose.

Si elle se montre intéressée par le spectacle que lui offre la vie au jour le jour, Iris Levasseur a toujours fait preuve d'une insatiable curiosité à l'égard des modèles du passé et elle se nourrit autant de livres d'art que de visites de musées ou d'expositions. Que sa peinture s'empare de référents aussi différents que Bellini ou Hodler, voire la sculpture antique, jamais elle ne les restitue tels quels. Sa démarche procède non de l'idée de représentation mais d'évocation et détermine une seule et même instance chargée d'une part autre, tour à tour symbolique, allégorique ou onirique. Aussi ses œuvres interpellent-elles le regard par cette ambivalence qu'elles présentent, une façon d'entre-deux innommable, tel ce monumental dessin intitulé *Reconstitution* (2020). Que fait donc cette figure au beau milieu d'un décor de fragments sculptés ? Qu'est-ce qui l'aveugle au point de ne pas regarder dans quelle direction elle avance ? Serait-ce qu'elle se cache la face pour ne point s'effrayer du théâtre du monde ?

La confrontation ou le mélange de cultures les plus antinomiques qui soient témoignent non seulement que la question de l'image constitue la préoccupation majeure de la démarche de Levasseur mais qu'elle se trouve être la question de tous les *pouvoirs*, entendu au sens générique du mot, c'est-à-dire de tous les *possibles*. Fascinée par l'imposante peinture que Ferdinand Hodler a exécutée en 1889-1890 sur le thème de *La Nuit* et qui compte huit figures féminines et masculines étendues au sol, l'artiste a réalisé un ensemble de figures isolées, exclusivement des personnages contemporains, qu'elle a inscrites dans un autre type de rapport à l'espace. Un exercice, dit-elle, qui lui a permis de prendre la mesure que « faire tenir une figure est essentiellement un problème d'horizontalité et de verticalité ». Fondée sur la dualité référentielle d'images empruntées tant à l'histoire qu'à l'actualité, au mémorable qu'à l'éphémère, au d'après qu'à l'après, l'art d'Iris Levasseur instruit ainsi les termes d'une esthétique qui lui est propre.

La peinture est affaire de corps-à-corps et le peintre le sait bien qui s'y confronte et, souvent, s'y épuise. C'est là son challenge. Les quatre peintures d'Iris Levasseur rassemblées sous le terme générique de *rebelle* soulignent son intérêt pour la peinture allemande de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, notamment celle d'Otto Dix et de Max Beckmann. De grand format, peintes à l'huile sur toile entre 2009 et 2010, celles-ci offrent à voir des groupes d'individus, inscrits dans des espaces anonymes paraissant sans issues.

Debout, assises ou étendues au sol, les figures qui occupent largement le champ iconique sont les protagonistes de situations troublantes et indéfinissables. Aucun réalisme, aucune narration ne viennent au secours du regard pour tenter d'élucider leur secret. « Ce serait les appauvrir et leur imposer un sens unique, alors qu'ils peuvent en suggérer plusieurs. Cet homme allongé meurt-il ou dort-il ? Ceux qui l'entourent sont-ils les témoins d'un accident banal ou faut-il y reconnaître une version actuelle des Saintes femmes au tombeau du Christ ? »<sup>1</sup> Iris Levasseur entretient le mystère.

Ce sentiment est d'autant plus vif que l'artiste y emploie une palette aux tons sourds qui plongent chacune de ces saynètes dans une atmosphère inquiétante, malgré quelques traverses lumineuses. Réalisées à une époque où l'artiste travaillait à Pantin, dans un contexte de violence récurrente, ces peintures — qu'accentue le placement des figures dans un jeu croisé de verticales et d'horizontales comme pour mieux cerner l'espace — procèdent d'une rare tension dramatique. De l'une à l'autre, quelque chose d'implacable s'y joue dans le silence d'une action soudainement suspendue. Par la radicalité de leur composition et d'une économie scénographique, on pense à Samuel Beckett. Par leur construction avec l'idée d'une arène autour de laquelle se dressent les acteurs, on pense à Francis Bacon. Par le poids des figures debout, aux allures de sculptures de *Pleurants* — titre de l'une des œuvres — qui architecturent l'espace, on pense à ces monuments funéraires des ducs de Bourgogne.

1- « Sortir ici et ailleurs », [www.arts-spectacles.com](http://www.arts-spectacles.com), septembre 2009.

À une réflexion sur la condition humaine, l'art d'Iris Levasseur apporte ici une contribution qui ne nous laisse pas indemne. Elle va droit au but en nous interrogeant sur ce que nous sommes, sur la dualité existentielle qui nous constitue, entre pouvoir et fragilité. Celles et ceux qu'elle représente ne sont autres que les personnages archétypaux de la comédie humaine, avec leurs différences de sexe, d'âge, de clichés vestimentaires, de comportements psychologiques. Si la tentation peut être grande de considérer que l'artiste aspire à peindre des corps qui mêlent désir, violence, peur et doute, ce qui frappe le regard est l'affirmation de leur présence. Ils sont là, devant nous, comme s'ils surgissaient du tréfonds d'une mémoire tout à la fois personnelle et collective.

Tout peintre digne de ce nom se doit d'avoir à portée de main, dans son atelier, un miroir. Il lui permet de regarder son travail d'une autre façon, dans une inversion de l'image et une profondeur d'espace virtuel qui le certifient ou non de sa tenue. Quand elle travaille, Iris Levasseur en fait volontiers usage d'autant que la question du *reflet* la préoccupe à plusieurs titres. Ses figures sont toujours à échelle humaine — d'où l'importance du format de ses œuvres, le plus souvent exécutées sur plusieurs lés de papier d'un grammage très élevé. L'envie d'amplifier ses images l'a conduite à recourir au subterfuge du miroir pour démultiplier et surdimensionner celles-ci. Sur le modèle de la figure féminine nue allongée — référence à un sujet prisé de l'histoire de l'art — *IL miroir* (2011) en est une imposante formulation, traitée exclusivement au graphite. L'artiste s'y est mise en jeu dans un décor kaléidoscopique fait de plusieurs miroirs qui dispersent les éclats de son reflet jusque dans un profond abîme.

Mais que cherche donc Iris Levasseur dans le miroir ? L'inversion de la latéralité. À l'instar des danseurs qui l'utilisent pour mieux appréhender la rotation de leur mouvement, l'usage du miroir introduit un questionnement sur l'image qui nous est donnée à voir et qui est le double de l'image originelle. Non seulement la mise en abyme dont elle est l'objet mais sa diffraction virtuelle dans le dispositif imaginé des miroirs participe à complexifier la problématique de représentation d'une figure dans l'espace. Le fait que les miroirs sont à même d'inverser la latéralité, on est enclin à leur prêter le pouvoir d'inverser également le temps vécu, lequel est une autre référence intérieure.

À tous ces phénomènes perceptifs, à toutes ces interactions de formes et d'espaces, les peintures d'Iris Levasseur qui jouent d'effets de miroir sont autant d'occasions à nous inviter à la prise de conscience de notre rapport au monde, dans un face-à-face avec nous-mêmes ou par substitution. Dans tous les cas à laisser place à notre imaginaire, voire à l'augmenter en l'entraînant dans des lointains innommables. Mais, contrairement aux invitations féeriques de Lewis Carroll, un miroir ne se traverse jamais : il est écran et, pour cela, le lieu même d'une projection. « La *pittura è cosa mentale* », nous rappelle Leonardo.

Si la figure se disperse dans les miroirs, elle se rassemble ailleurs parce que l'artiste s'intéresse aussi à tout ce dont une figure se charge dans un espace, à son *intérieurité*. À Pantin, où elle a travaillé durant plusieurs années, l'atelier d'Iris Levasseur se situait dans une zone ferroviaire qui avait été le lieu de départ de trains pour les camps de concentration. Appelé le « Quai aux bestiaux », il y régnait une atmosphère particulière dont l'étrangeté tenait aussi à son côté désert, laissé à l'abandon, qui ne manquait pas d'agir sur le ressenti des modèles qu'elle y faisait venir. Au fur et à mesure du travail, la charge historique de cet endroit l'a conduit à entrer pleinement dans l'histoire et le thème de l'oubli s'est imposé.

La notion d'amnésie qui préside à la conception d'un certain nombre d'œuvres sur papier ou sur toile exécutées entre 2011 et 2013 trouve à s'exprimer dans une forme récurrente de composition qui en accentue le sens. Elle orchestre la confrontation de trois éléments : une figure étendue, une sorte de socle sur lequel elle repose et un fond de décor urbain, sinon abstrait. Jeune, vêtue de sweet, de blouson et de baskets, celle-ci paraît se livrer à l'exercice d'une introspection, le corps abandonné et la tête lourde. Fait de simples planches posées les unes sur les autres, le volume qui la reçoit impose sa masse en contrepoint, occupant la place centrale de la composition et jouant d'effets chromatiques qui attirent le regard. À l'arrière-plan de l'image, constitué d'un entrelacs de formes référentielles, le motif de la ville, qu'il soit décrit ou seulement suggéré, contribue paradoxalement à ouvrir autant qu'à contenir l'espace du tableau.

Pour ce que l'humain est au cœur de ses préoccupations et l'espace de la peinture comme la scène d'un théâtre, les peintures d'Iris Levasseur au prétexte d'amnésie composent un ensemble d'une certaine gravité. Se préservant de tout discours et de toute éloquence, elles ont cette force d'image qui accuse l'immédiat de leur signification. Non seulement elles disent la charge mémorielle de la peinture mais elles soulignent l'insoutenable solitude de la condition humaine. « La solitude est le fond de la condition humaine, écrit Octavio Paz. L'homme est l'unique être qui se sente seul et qui cherche l'autre. » Aussi, ces peintures qui nous interpellent et qui impriment si fort notre mémoire sont-elles à appréhender au compte d'un rapport altruiste.

« Que croyez-vous que soit un artiste ? », interroge Picasso<sup>2</sup>, tout en répondant lui-même à la question : « Un imbécile qui n'a que des yeux s'il est peintre, des oreilles s'il est musicien, ou une lyre à tous les étages du cœur s'il est poète, ou même s'il est boxeur, seulement des muscles ? Bien au contraire, il est en même temps un être politique, constamment en éveil devant les déchirants, ardents ou doux événements du monde, se façonnant de toutes pièces à leur image. » Un être politique, assurément, et c'est pourquoi on dit volontiers : « les artistes témoins de leur temps », leurs ateliers opérant comme des caisses de résonance et non des tours d'ivoire. À cette écoute, Iris Levasseur est pleinement attentive ; entre les murs de son atelier, le passé comme le présent s'y bousculent, y rebondissent et ses œuvres s'en font l'écho sous toutes sortes de *métaphores du monde*.

Portée non seulement par l'envie de faire écho aux bouleversements qui agitent le monde, qu'il s'agisse des conflits au Moyen-Orient ou des questions migratoires, mais aussi pour mieux les comprendre, l'artiste a engagé différentes séries de travaux. « Comme je n'arrivais à rien produire d'après les photos que je glanais sur Internet, je me suis intéressée à l'art de la Mésopotamie. » Ainsi sont apparus les *Souches*, les *Vestiges*, les *Champs de bataille* et tout un ensemble d'oiseaux en qualité de peinture, voire de dessin d'histoire. Entre drame, inquiétude et fragilité, la démarche d'Iris Levasseur n'est pas innocente. Elle vise à « refuser la passivité infligée par le flux permanent des images virtuelles (...), à ne pas accepter la destruction des idoles en s'octroyant ce pouvoir salvateur de reconstruire des figures qui n'ont plus le droit à leur quiétude, à leur immortalité, à réanimer la mémoire collective et la vie.<sup>3</sup> »

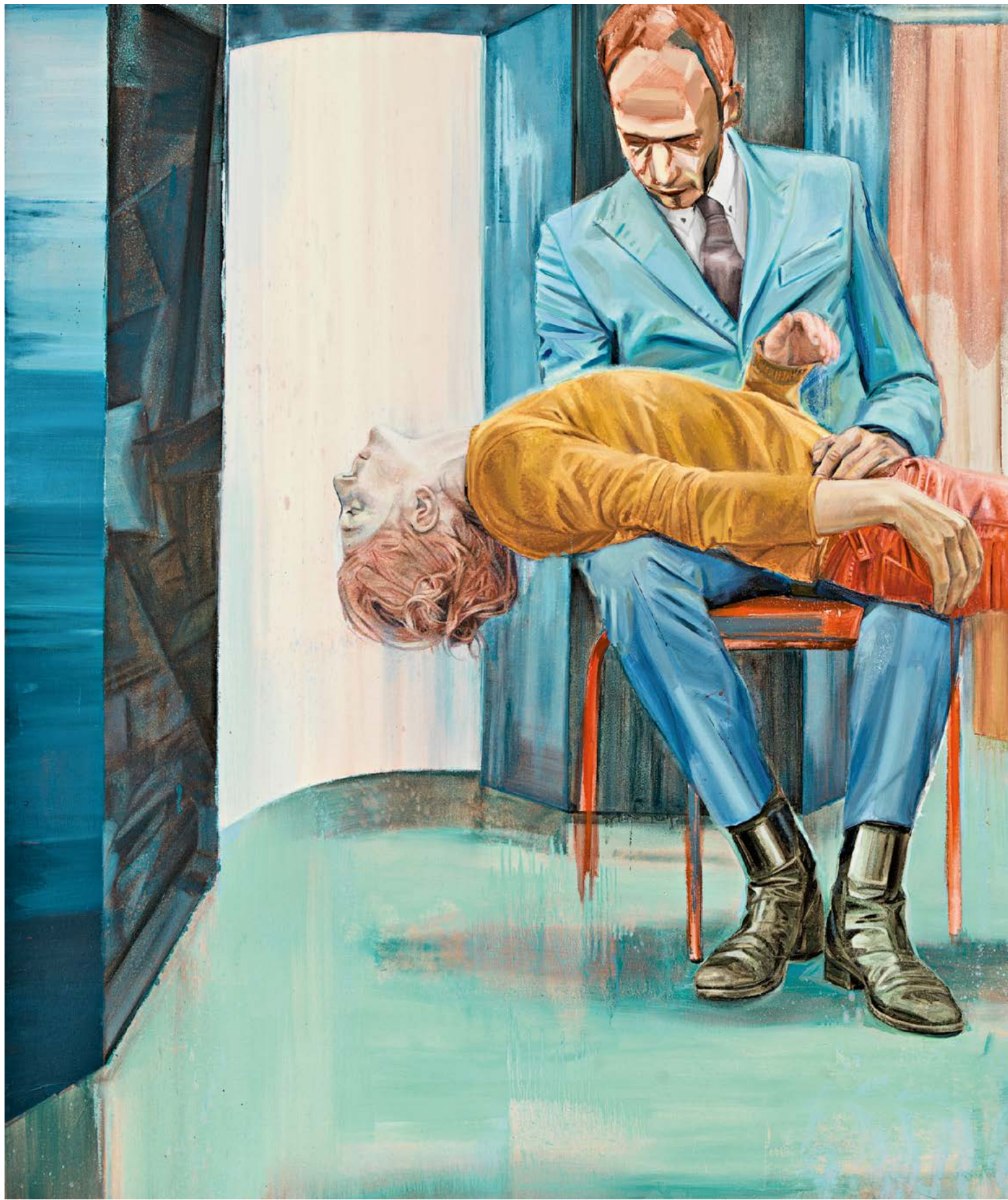
2- In *Les Lettres Françaises*, 1945.

3- Eric Simon, « Expo Solo Show, Iris Levasseur », [www.actuart.org](http://www.actuart.org), 2017.

Il en est ainsi de l'impressionnant ensemble intitulé *Les Champs de bataille* qui sont une vision tout à la fois lucide et hallucinée du théâtre du monde. À la pierre noire, d'un trait incisif, Iris Levasseur y décline paysages défaits et meurtris, populations inquiétantes, figures squelettiques ou handicapées. À l'instar d'un Jacques Callot ou d'un Goya, Elle nous dit, à sa manière, comme le monde lui apparaît. Simple et puissant constat d'une angoissante désolation qu'elle tente et réussit à aborder en faisant un pas de côté pour éviter les pièges tendus en mixant passé, présent et avenir. Qui fait donc l'histoire ? Comment l'image peut-elle y contribuer ? En quoi l'art peut-il l'écrire ? Ce sont là les interrogations qui sous-tendent toute l'œuvre de l'artiste.

*Prémonitions*, 2010  
Gouache sur papier, 106 x 75 cm



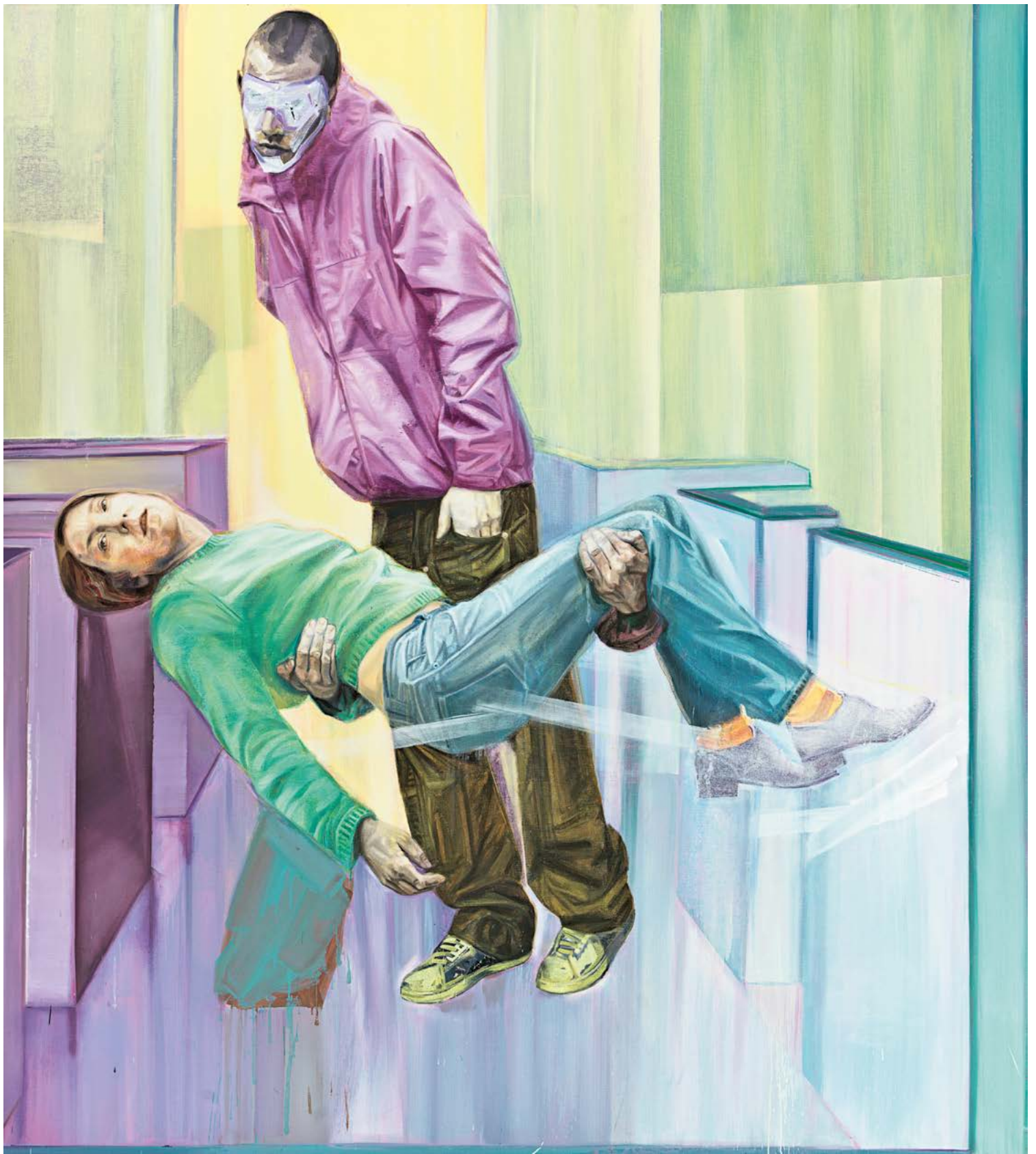




*Piéta*, 2011  
Huile sur toile, 215 x 185 cm



*À la verticale*, 2010  
Huile sur toile, 215 x 195 cm



*De Pitié, 2010*  
Huile sur toile, 215 x 195 cm



M •  
K F



Musées  
Le Mans



Le Mans  
LA VILLE

[www.editionsmkf.com](http://www.editionsmkf.com)



28 € - 9782493458087